

## « A la Santé » de Guillaume Apollinaire

Ecrivain polonais naturalisé français, Guillaume Apollinaire est l'un des écrivains français majeurs du début du XXe siècle. En 1911, on vole au Louvre *La Joconde* de Léonard de Vinci. Mêlé malgré lui à l'affaire, Apollinaire est incarcéré à la prison de la Santé sous l'accusation de recel. Il sera innocenté au bout d'une semaine. C'est pourtant pour ses calligrammes que l'auteur est connu et non pour cet épisode douloureux comme le montre ce poème composé de 6 strophes qui représentent ses 6 jours d'emprisonnement. Le vers est volontairement libre pour renforcer la souffrance du poète qui se voit, lui, priver de cette liberté.

Comment, Apollinaire, nous fait part de son enfermement ?

En quoi, l'enfermement symbolise-t-il chez le poète un basculement vers la folie ?

Comment l'enfermement amène Apollinaire à sombrer vers le manque de lucidité ?

Nous tenterons de répondre à cette question en évoquant l'univers carcéral vu par le poète puis en montrant les sentiments durement éprouvés par cet enferment.

### I. L'univers carcéral

#### a) Le dénuement

La première évocation de la prison montre le rituel : la fouille. Pour Apollinaire, la prison est le lieu de l'humiliation, où l'homme perd de son humanité « il a fallu se mettre à nu ». L'expression « avant d'entrer » qui ouvre le poème montre que l'humiliation avait se faire avant même d'être enfermé. Cette évocation de la nudité est renforcée par la description que fait le poète du milieu carcéral, les murs sont également « nus ». On pourrait alors qu'il y a substitution ce lieu comme les êtres qui y sont détenus sont sans vie ce que vient appuyer l'adjectif épithète « pâles ». « La voûte, les chaînes, les murs, ma cellule, ma prison » appartiennent à un vocabulaire réaliste. On observera que le poète s'approprie le lieu par l'intermédiaire des pronoms personnels « ma cellule » « ma prison » qui viennent en écho avec « ma douleur ». La nudité se présente alors comme un manque de vie.

#### b) Un lieu sans vie : tombe / mouche + son (« j'écoute »)

Cette idée est reprise au moment où Apollinaire qui s'adresse à lui-même évoque le miracle de Saint-Lazare ce lieu lui donne alors l'impression qu'il n'en ressortira pas vivant. Il a pour seule compagnie les mouches. Ce lieu ne renferme que des « pauvres cœurs ». A travers ces « murs tout nus », il n'y a rien à voir alors le poète cherche à entendre. Souvent des bruits qui n'existent pas « la fontaine », « quelqu'un qui frappe du pied » comme si l'imagination avait remplacé le vide de la cellule. Le seul bruit réel est celui de la clef du geôlier qui montre par contraste que l'évocation d'une fontaine est impossible. Le poète fait donc appel à l'imagination par les bruits qu'il semble entendre car ceux qui sont bien réels ne peuvent que lui rappeler que ce lieu est sans vie.

#### c) un lieu sans inspiration (mouche, dérision + titre)

L'adverbe de temps avant d'entrer et l'indication de temps « le jour s'en va » structure le poème. Chaque jour est l'occasion pour Apollinaire d'écrire une strophe. Chaque strophe accentue la souffrance du poète à se retrouver dans un lieu dans lequel il ne peut pas écrire. Il n'a plus d'inspiration : les rayons font « les pitres » sur ses vers qui sont devenus inégaux. Son inspiration semble tourner en rond « je Le titre du poème « A la Santé » marque une double ironie c'est, en effet, le nom de la prison mais le poète c'est surtout le lieu où son esprit semble dépérir. Le temps semble s'être arrêté comme le montre la comparaison de la lenteur avec « comme passe un enterrement ». Les distiques de la deuxième strophe montrent un poète en mal d'inspiration.

### II. Les sentiments du poète

#### a) L'ennui (comparaison la fosse / tournons)

Le poète souffre d'ennui la comparaison avec l'ours montre qu'il tourne en rond marqué par les trois occurrences du verbe « tournons » mais aussi l'évocation du passé « adieu, adieu chantante ronde ». L'adverbe de temps « chaque matin » montre la répétition ». Les répétitions nombreuses montrent l'ennui, l'absence d'inspiration. L'image que nous montre le poète à travers la comparaison « le ciel est bleu comme une chaîne » semble marquer une rupture. Tout n'est qu'enfermement. Cet enfermement ouvre alors la voix du lyrisme car le poète est seul face à lui-même. « Que je m'ennuie » et fragment V « Que lentement passent les heures », cela rappelle le poème « Le pont Mirabeau » avec le refrain : « les jours s'en vont je demeure ». L'ennui semble donc être la pire des souffrances aux conséquences désastreuses.

#### b) le désespoir : la prière, le ciel, je

Une des premières conséquences est le désespoir marqué par un « je » présent dans quasiment chaque strophe. Le poète, par l'évocation des souvenirs, de la femme aimée auquel est entièrement consacrée la cinquième strophe mais surtout son incapacité à se renouveler l'amène à prier « que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur ». Si la réalité est trop sordide comme le montre l'évocation de la chaise enchaînée alors le poète cherche encore à s'élever et regarde le ciel. L'évocation du dehors n'avait abouti qu'à une dérision de plus le ciel va s'apparenter à un enfermement de plus, tel un plafond il devient par la personnification « hostile » et le poète s'identifie alors à un « prisonnier sans horizon ». « le quinze de la onzième » montre à quel point il semble avoir perdu tout identité. Conclusion de la quatrième strophe, « ce désespoir [le] gagne ». Une angoisse plus profonde semble être le fil conducteur du poème celle de la perte de raison.

#### c) Raison : tournons à la folie / syntaxe

Ainsi, ce qui semble créer une véritable peur pour le poète c'est de perdre la raison. Il est donc question de « voix » qualifiée de « sinistre » qui interpelle le poète « Guillaume qu'es-tu devenu ». L'emploi du pronom « nous » à la fin du poème montre que le poète se parle à lui-même comme à son double. La forme du poème montre également qu'à certains moments le poète semble perdre sa lucidité avec des vers et des strophes irrégulières. Par ailleurs, les nombreuses répétitions montrent cette absence de repères. La prière à dieu n'a pour unique objectif de sauver son esprit. L'adjectif épithète est « débile » montre que la force de résister à la folie le gagne. Sa clairvoyance est également atteinte quand qu'il ne se reconnaît plus ce qui est renforcé par la double négation « Non, je ne me sens plus là, moi-même ». Ce pléonasme montre que dès le deuxième jour, la crainte de se perdre à tout jamais l'angoisse. Ainsi, le poème se clôt sur la lumière qui pourrait éclairer son esprit mais l'asyndète montre que le poète semble avoir perdu sa lucidité.